

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p 50432/1942, 72

Numéro 72

Année 1942

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1943

Vous, de votre côté, vous avez renoué le fil de votre labeur bienfaisant. C'est au sein même de l'Ecole où vous êtes né à la clinique que se poursuit quotidiennement votre effort, vous participez à l'enseignement qui s'y donne, à sa vie hospitalière, à l'activité de ses laboratoires; vous y êtes le plus ancien et l'un des plus chers parmi les collaborateurs qui s'y groupent dans une grande famille homogène et confiante. Votre notoriété ne cesse de s'étendre. Chacun connaît votre droiture, votre solidité. Nul n'ignore non plus l'étendue, la pure noblesse de votre vie spirituelle. C'est ce faisceau d'un métal rare que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a entendu reconnaître, Monsieur, en vous demandant de prendre place dans son sein.

Réception du général J. PAGEZY

Discours du général PAGEZY

Messieurs,

Vous connaissez certainement, de réputation tout au moins, un de mes grands anciens de l'Ecole Polytechnique, le général ESTIENNE, ancien inspecteur général des chars de combat.

C'était un homme d'une intelligence supérieure qui a joué un rôle éminent dans l'autre guerre. Il a été en effet un des premiers à prévoir le rôle capital que devaient jouer dans la bataille moderne l'avion et le char.

Le général ESTIENNE, comme tout bon polytechnicien, vous ne m'en voudrez pas de vous le dire, ne détestait pas le paradoxe. Aussi aimait-il à répéter quand on lui parlait du concours de Polytechnique, la boutade suivante:

« Si l'on employait pour classer les animaux la méthode de cotation de l'Ecole Polytechnique, ce ne serait pas le lion qui

serait le roi des animaux mais bien le canard : en effet, disait-il, le lion s'attirerait certainement tous les premiers suffrages du côté de sa splendide majesté, de sa force, de sa beauté ; par contre, il nage mal, il ne peut pas voler, tandis que son concurrent le canard aurait sur lui tous les avantages puisqu'il nage, vole, marche, le tout médiocrement. »

Messieurs, nous avons dans ma famille une tare originelle : nous entrons tous à Polytechnique. Mais tandis que mon frère, le général Eugène PAGEZY, le père de la D. C. A., que vous avez tous connu à Montpellier quand il commandait la 31^e Division, que mon beau-père le général PERRIER, le géodésien bien connu, président de l'Académie des Sciences de Paris, que mon frère, Henry PAGEZY, ingénieur au Corps des Mines, sont entrés à Polytechnique parce qu'ils étaient vraiment doués du côté scientifique, j'ai bien été reçu à cette grande Ecole dans des conditions d'âge inespérées, mais hélas, j'ai honte de l'avouer, ce succès fut dû, non pas à mes connaissances en mathématiques, mais bien à une honnête moyenne dans toutes les matières accessoires et en particulier à une excellente note en dessin d'imitation ! En bref, vous le voyez, j'ai été le canard du général ESTIENNE.

Cette confession faite, vous voyez ma confusion d'être appelé à prendre place au milieu de tant d'esprits distingués, tant de chercheurs de talent, moi, qui n'ai rien publié, qui n'ai aucun travail à vous présenter, moi qui n'ai aucun titre scientifique à vous soumettre, en dehors de cette admission à Polytechnique bien ancienne, bien périmée, due, bien plus qu'à mes mérites, aux Maîtres éminents de notre Lycée et de notre Université qui avaient bien voulu s'intéresser à moi.

Parmi ceux-ci, il en est un auquel j'ai gardé une profonde reconnaissance, c'est votre ancien collègue, le doyen Samuel DAUTHEVILLE qui suivait nos études au Grand Lycée de Montpellier, en nous faisant subir chaque semaine des interrogations d'analyse et de mécanique. Je le revois encore tel que vous l'avez connu, avec sa belle taille, sa prestance de soldat, sa boutonnière ornée de la médaille commémorative de la guerre 1870-71 et de la Légion d'honneur.

Le hasard veut que je sois appelé aujourd'hui à prendre sa place dans cette savante assemblée. Il ne saurait être question pour moi de le remplacer, en vous apportant une pareille compétence mathématique et des travaux d'une haute portée

scientifique comme son *Traité de mécanique rationnelle*, mais par contre, je suis particulièrement heureux de cette occasion qui m'est donnée de m'acquitter de la dette de reconnaissance que j'ai envers mon ancien Maître, en prononçant devant vous son éloge.

Barthélémy-François-Samuel DAUTHEVILLE naquit à Nîmes le 28 octobre 1849.

Sa famille était originaire de l'Ardèche; son père, Samuel DAUTHEVILLE, fut magistrat, d'abord à Tournon, puis à Nîmes où il finit sa carrière comme président à la Cour d'Appel. Il eut six enfants. Samuel, votre collègue, était le numéro 3.

Il fit ses études d'abord au lycée de Tournon, puis à celui de Nîmes où il se trouvait en 1870.

1870-71, les années terribles! Comment appellera-t-on 1939-40? DAUTHEVILLE avait 21 ans. Après Metz et Sedan, comme mon ancien chef, son contemporain, le maréchal FOCH, comme notre compatriote, mon oncle, le peintre Frédéric BAZILLE, DAUTHEVILLE, écoutant les appels enflammés de GAMBETTA, n'hésita pas à partir. Tandis que FOCH servait comme simple fantassin sous CHANZY à l'armée de la Loire, que BAZILLE donnait noblement sa vie comme simple zouave à Beaune-la-Rolande, DAUTHEVILLE partait comme mobile du Gard. Il était versé dans la compagnie de son frère, y devenait sergent-fourier et faisait toute la campagne du Nord sous notre grand FAIDHERBE, ayant la joie d'y voir dans notre immense désastre un rayon de soleil de victoire éclairer nos drapeaux aux batailles de Bapaume et de Pont-Noyelles.

Messieurs, je n'en dis pas plus. Que les générations actuelles méditent de tels exemples et en fassent leur profit!

La paix est signée. Il faut se remettre au travail et refaire la France. Tandis que FOCH entre en spéciales à Metz, qui est occupée par l'armée de Manteuffel, pour y préparer Polytechnique, DAUTHEVILLE entre également en spéciales au lycée Louis-le-Grand pour y préparer l'Ecole Normale à laquelle il est admis en 1872.

Cette similitude de pensée, cette même façon de comprendre leur devoir, de reprendre énergiquement la vie, n'est-elle pas frappante chez ces jeunes gens de vingt-deux ans, sortant à peine du combat, cruellement meurtris dans leur sentiment national par nos terribles désastres?

DAUTHEVILLE entre donc à l'Ecole Normale. C'est là qu'il fait connaissance de notre grand Paul APPELL que j'ai eu l'honneur d'avoir comme professeur de mécanique à l'Ecole Polytechnique. DAUTHEVILLE se lie d'amitié avec lui et cette amitié, née sur les bancs de la rue d'Ulm, devait durer toute sa vie, puisque c'est avec APPELL que DAUTHEVILLE publiera plus tard son magistral *Traité de mécanique rationnelle*.

Sorti de l'Ecole Normale, DAUTHEVILLE se lance dans le professorat, d'abord comme professeur de mathématiques élémentaires aux lycées de Montauban et de Grenoble en 1875 et 1876, puis comme professeur de mathématiques spéciales successivement aux lycées de Nîmes (1878) et de Montpellier (1879 à 1884) et prépare ainsi pendant six ans des générations d'officiers d'artillerie que FOCH, notre grand artilleur, devait si splendidement utiliser de 1914 à 1918.

En 1884, DAUTHEVILLE est maître de conférences à la Faculté des Sciences et, en 1890, il succède à l'illustre COMBESCURE dans la chaire de mécanique rationnelle, chaire qu'il occupera pendant trente-et-un ans, jusqu'à sa retraite en 1921.

Entre temps, en 1904, il est élu doyen et la confiance de la Faculté lui est renouvelée également jusqu'à la limite de sa carrière professorale, soit pendant dix-sept ans.

Messieurs, je suis peu qualifié pour apprécier à leur juste valeur les travaux scientifiques que DAUTHEVILLE publia pendant ces quarante-six ans d'une carrière si bien remplie. Qu'il me soit permis cependant de vous les énumérer :

Sa thèse de doctorat, soutenue en Sorbonne en juillet 1886, était une étude sur les séries entières par rapport à plusieurs variables imaginaires indépendantes. WEIERSTRASS venait de publier ses travaux sur les fonctions analytiques uniformes de variables complexes. DAUTHEVILLE reprit ces études, les compléta et les prolongea.

Mais c'est à la mécanique qu'allaient toutes ses pensées. Je vous ai parlé de son amitié pour APPELL qui resta son ami de toujours. APPELL renouvelait et rajeunissait l'enseignement de la mécanique et préparait la publication d'un *Traité de mécanique rationnelle*. Il demanda le concours de son ancien camarade de l'Ecole Normale et ils publièrent en collaboration ce *Précis de mécanique rationnelle*, travail magistral, ouvrage accessible aux étudiants de licence, qui reste encore aujourd'hui un ouvrage classique.

C'est là l'œuvre principale de votre regretté confrère.

A côté de cette œuvre scientifique si complète, il convient de signaler le rôle que joua DAUTHEVILLE comme administrateur en sa qualité de doyen. Nommé, comme je vous l'ai dit, à ce poste en 1904 et renouvelé dans ces fonctions jusqu'à sa retraite en 1921, il fit une œuvre qui restera.

En effet, au cours de ces dix-sept années, DAUTHEVILLE contribua largement à augmenter l'importance de la Faculté des Sciences. Sous ses auspices, le doctorat de l'Université de Montpellier, mention Sciences, fut instauré par le décret du 22 juillet 1906.

C'est également à DAUTHEVILLE que nous devons la création de la chaire de chimie de notre Faculté et c'est encore grâce à son initiative que les Services de mathématiques de la Faculté des Sciences trouvèrent asile durant de longues années dans les locaux de la rue des Carmes. La Faculté des Sciences et nous autres Montpelliérains lui restons profondément reconnaissants de tout ce qu'il fit pendant ces longues années pour le développement et la prospérité de notre chère Faculté.

Le 28 octobre 1921, DAUTHEVILLE atteint ses 72 ans. C'était la limite d'âge pour notre doyen. DAUTHEVILLE, Nimois de naissance, resta dans sa ville d'adoption, Montpellier, où il avait toute sa famille. Il avait gardé une splendide santé. Il devait pendant dix-neuf ans, du 28 octobre 1921 au 3 février 1940, y jouir d'une longue et paisible retraite.

Il ne perdit contact ni avec ses anciens collègues ni avec ses anciens élèves qui avaient toujours une grande joie à le revoir et à causer quelques instants avec lui. Qui de nous ne se souvient de ce septuagénaire qui n'avait rien d'un vieillard, faisant dans notre ville sa promenade quotidienne de santé?

Pour ma part, je le rencontrais à chaque permission. Il s'intéressait à ma carrière, aux choses militaires; il savait que j'avais servi pendant près de sept ans, avec notre grand FOCH, son contemporain. Il m'interrogeait sur lui, sur les conditions dans lesquelles il avait gagné notre Victoire et l'on sentait que l'homme qui avait tant souffert de Sedan se réjouissait de Rethondes.

Sans perdre contact avec la science, ses préoccupations principales allaient naturellement du côté de sa famille. DAUTHEVILLE était un père excellent. Il avait fondé une belle et nombreuse famille, puisqu'il eut neuf enfants. Il eut de grandes

joies, mais aussi de grands deuils et de grandes tristesses : deux fois veuf, plusieurs enfants, un gendre décédés. Il supporta ces coups de la Destinée avec la grandeur et la sérénité d'âme que vous lui connaissiez.

Le 3 février 1940, DAUTHEVILLE qui avait gardé, malgré ses 90 ans sonnés, une extraordinaire activité, fut enlevé à notre affection, terrassé brusquement par une courte maladie, à la grande douleur de ses proches et de ses amis.

Du moins cet homme, qui avait vu 1870-71, qui avait travaillé toute sa vie à notre relèvement et l'avait vu réalisé en 1914-18, n'eut-il pas comme nous tous l'immense douleur de voir notre affreux désastre. Quelle tristesse eût été pour lui de voir pour la troisième fois dans sa longue existence notre pays envahi !

Que nous eût-il conseillé s'il avait vécu ? « Pensez, nous aurait-il dit certainement, à ce que nous avons fait il y a soixante-dix ans. Ecoutez notre grand Maréchal, marchez derrière lui, réfléchissez à ses beaux messages si noblement pensés et mettez-les en application. »

De fait le Maréchal nous dit : « Famille, Travail, Patrie ». N'était-ce pas là la devise de cette jeune génération de 1870-71 qui releva la France ? N'est-ce pas aussi par ces trois mots que peut se résumer la vie de cet homme qui, après avoir combattu à Pont-Noyelles et à Bapaume, créa une nombreuse famille de neuf enfants, consacra soixante-deux ans de sa vie au professorat et laissa derrière lui une œuvre comme le *Précis de mécanique rationnelle*.

De pareilles existences font honneur à notre Université et à notre pays.

Réponse de M. de MORTILLET

Monsieur,

Sans doute cette appellation vous paraîtra-t-elle singulière : vous n'y êtes point habitué, mais il est dans nos habitudes de laisser à la porte de cette enceinte les titres qui nous y ont accompagné, et, ce faisant, vous m'en excuserez, obligé que je suis d'obéir à la règle générale.

Le destin a voulu, heureuse coïncidence, que votre prédécesseur au fauteuil que vous occupez et dont vous venez avec un grand talent et tout votre cœur de prononcer l'éloge, ait été l'un de vos maîtres; il a laissé sur vous sa forte empreinte scientifique et a contribué pour une très grande part à vous orienter dans la voie que vous avez si brillamment parcourue.

Issu d'une famille dont l'histoire est intimement liée à celle de notre cité, vous continuez la tradition familiale, cette tradition qui, on ne saurait trop le répéter, est la force de la famille, comme elle est la force d'une société et par là même, la force d'une nation.

Il me suffira de citer quelques-uns des vôtres qui furent appelés par la confiance de leurs concitoyens à occuper des postes de commande.

Votre arrière-grand-père, Jacques PAGEZY, président de la Chambre de Commerce, médaillé de Sainte-Hélène.

Votre grand-père, Henry PAGEZY, lui aussi président de la Chambre de Commerce.

Votre grand-oncle, Jules PAGEZY, maire de Montpellier et sénateur, littérateur, historien et agronome. Il faisait partie de notre Académie qui conserve dans ses archives le recueil de ses magistrales communications. Enfin, permettez à l'amitié d'adresser ici un pieux souvenir, ainsi que vous venez de le faire, à la mémoire de votre frère, le général Eugène PAGEZY, le génial créateur en France de la D. C. A., à celui dont les méthodes ont été adoptées par toutes les armées du monde et dont le recueil d'abaques est toujours à la base des directives du tir aérien.

Quant à vous, Monsieur, votre *curriculum vitæ* ne peut se comparer qu'à une marche triomphale à travers la vie. Vous faites de brillantes études à Montpellier et votre Maître, le regretté doyen DAUTHEVILLE, vous conduit dès votre premier concours à l'Ecole Polytechnique où vous entrez ainsi que vos deux frères. Au surplus, Polytechnique a pour les PAGEZY une attirance particulière, vous êtes neuf polytechniciens aujourd'hui dans la famille. Ce n'est plus une vocation, c'est une manie, la légende elle-même s'en empare, qui veut que l'aimable et charmante compagne de l'un d'entre vous n'hésite pas un jour à dire au cours de la conversation: « Nous qui sortons tous de Polytechnique ».

Donc, vous sortez de Polytechnique, la carrière des armes vous appelle, vous passez à l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, puis à l'Ecole de Guerre, et c'est la guerre de 1914. Vous prenez part à la bataille de Belgique, à celle de la Marne, vous êtes à Vitry-le-François, à Perthes-lès-Hurlus et enfin à Saint-Mihiel, où, en pleine action, le destin vient vous prendre pour vous conduire à l'Etat-Major du général Foch. Vous ne deviez plus le quitter jusqu'à la signature de la paix qui vous trouve colonel et chef du 3^e bureau du Commandant en chef des Armées alliées.

La situation que pendant trois années consécutives et en pleine guerre vous avez occupée à l'Etat-Major du maréchal Foch me dispense de tous autres éloges ; vous aviez là, en effet, la mission la plus importante et la plus délicate, celle d'interpréter et de traduire la pensée du chef, de la transposer dans le domaine du réel, en un mot, de la concrétiser sur le théâtre des opérations. Les rubans qui barrent votre poitrine attestent avec quelle perfection et quel mépris du danger vous vous êtes acquitté de votre tâche.

La guerre terminée, vous prenez le commandement en second de l'Ecole de Guerre, vous êtes membre du Conseil supérieur de la Guerre et enfin vous êtes à la tête du VIII^e Corps d'Armée.

Placé dans le cadre de réserve, vous repartez lors de la mobilisation en 1939 pour prendre le commandement de la 1^{re} Région à Lille, vous vous battez à Dunkerque, dans l'Aube et à Saint-Etienne, ajoutant d'autres palmes à celle de 1914-18.

Aujourd'hui, à l'exemple du chef des cohortes romaines, vous êtes revenu au berceau familial où, sans cesser de vous intéresser à la vie scientifique, vous continuez la tradition.

Dans votre discours de réception à l'Académie de Dijon, car nos collègues bourguignons vous avaient demandé de bien vouloir accepter une place au milieu d'eux, dans votre discours de réception, dis-je, vous vous êtes excusé, comme vous venez de le faire, de la légèreté de votre bagage. C'est là un excès de modestie bien compréhensible en la circonstance, mais contre lequel vos œuvres s'inscrivent en faux.

Je ne parlerai pas du recueil d'*Etudes stratégiques* que vous professiez au Centre des Hautes Etudes militaires, pas plus que de votre ouvrage sur le *Rôle de l'artillerie dans la bataille de la Somme*, ouvrages techniques qui s'adressent aux initiés, mais combien est captivante votre très belle étude histo-

rique et politique sur *La défense de Saint-Jean-de-Losne en 1636*, et combien plus encore présente d'intérêt l'œuvre que vous intitulez très simplement : *Trois ans de guerre avec le maréchal Foch*.

Pendant trois années en effet, vous avez vécu dans l'intimité de ce grand chef qui est resté votre idole et vous en avez montré (je prends vos propres termes) « la hauteur de caractère et la sérénité d'âme » dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Je m'en voudrais d'en déflorer par une analyse, si brève soit-elle, tout le charme et tout l'exceptionnel attrait, nous espérons, en effet, que vous voudrez bien nous en réserver la primeur avant d'en confier le texte aux mains de l'éditeur.

Ainsi donc votre nom, votre carrière et la tradition constituaient des titres sérieux pour voir s'ouvrir devant vous les portes de l'Académie de Montpellier, mais noblesse oblige, vous avez eu la coquetterie de les auréoler d'une couronne tressée tout à la fois de chêne et de laurier. En prenant place au fauteuil de votre Maître DAUTHVILLE, vous êtes vraiment l'homme qu'il faut à la place qui lui convient et c'est pour cela que je suis particulièrement heureux et flatté de l'honneur qui m'est échu de vous accueillir aujourd'hui en notre Compagnie.


